



— PAR L'AUTRICE DES BRIDGERTON —

JULIA QUINN

Comment séduire un marquis ?



AVENTURES & PASSIONS

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La Chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues. Pour en savoir plus, consultez son site : www.juliaquinn.com.

Comment séduire
un marquis ?

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

La chronique des Bridgerton

- 1 – *Daphné et le duc*
- 2 – *Anthony*
- 3 – *Benedict*
- 4 – *Colin*
- 5 – *Éloïse*
- 6 – *Francesca*
- 7 – *Hyacinthe*
- 8 – *Gregory*
- 9 – *Des années plus tard*

Les deux ducs de Wyndham

- 1 – *Le brigand*
- 2 – *M. Cavendish*

Le quatuor des Smythe-Smith

- 1 – *Un goût de paradis*
- 2 – *Sortilège d'une nuit d'été*
- 3 – *Pluie de baisers*
- 4 – *Les secrets de Sir Richard Kenworthy*

Les Rokesby

- 1 – *À cause de Mlle Bridgerton*
- 2 – *Un petit mensonge*
- 3 – *L'autre Mlle Bridgerton*
- 4 – *Tout commença
par un esclandre*

Les Lyndon

- 1 – *Je t'offrirai la lune*
- 2 – *Je t'offrirai le soleil*

Splendide

L'insolente de Stannage Park
Les Carnets secrets de Miranda
Mademoiselle la curieuse
Trois mariages et cinq prétendants
Quatre filles et un château
Ce que j'aime chez vous
Un héros pour Noël
*Quatre mariages
et un enchantement*
Mariages à l'écossaise

JULIA
QUINN

Comment séduire un marquis ?

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Pertus*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
HOW TO MARRY A MARQUIS

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 1999

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

*En souvenir de Ted Cotler, 1915-1973 ;
Rutherford Swatzburg, 1910-1992 ;
Betty Goldblatt Swatzburg, 1910-1997 ;
Edith Block Cotler, 1917-1998 ;
Ernest Anderson, 1911-1998.
Affectueusement.
Vous me portez chaque jour de ma vie.*

*Et pour Paul, même s'il semble croire pouvoir
se tirer d'à peu près toutes les situations en disant :
« Tu es très mignonne, cela dit. »*

1

Surrey, Angleterre, août 1815

— Quatre plus six plus huit plus sept plus un plus un plus un, je pose huit et je retiens deux...

Elizabeth Hotchkiss refit l'addition pour la quatrième fois et trouva le même résultat que les trois précédentes. Elle émit un grognement de dépit.

Quand elle releva la tête, trois visages consternés la fixaient. Ceux de ses deux petites sœurs et de son petit frère.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lizzie ? demanda Jane, neuf ans.

Elizabeth sourit faiblement en se demandant comment elle allait pouvoir économiser assez pour chauffer leur petit cottage cet hiver.

— Nous, hmm... je crains que nous ne soyons guère en fonds.

À quatorze ans, Susan était la plus proche d'Elizabeth en âge. Elle fronça les sourcils.

— Tu en es sûre ? Nous devons bien avoir un petit quelque chose. Quand papa était vivant, il y avait toujours...

Elizabeth la fit taire d'un regard impérieux. Il y avait beaucoup de choses du vivant de leur père, mais il ne leur avait rien laissé qu'un compte en banque assez maigre. Ni revenus ni propriétés. Rien que des souvenirs. Et encore, ceux d'Elizabeth n'étaient pas du genre à lui réchauffer le cœur.

— Maintenant, ce n'est plus pareil, déclara-t-elle fermement en espérant clore le débat. On ne peut pas comparer.

Jane sourit.

— On pourrait utiliser l'argent que Lucas garde dans sa boîte de petits soldats.

L'intéressé, le seul garçon du clan Hotchkiss, poussa un cri.

— Qui t'a permis de fouiller dans mes affaires ? s'indigna-t-il.

Il se tourna vers Elizabeth d'un air qu'on aurait pu qualifier de « mauvais » s'il ne s'était agi d'un petit garçon de huit ans.

— Alors on n'a même pas droit à un peu d'intimité, dans cette maison ? maugréa-t-il.

— Apparemment, non, confirma Elizabeth d'un air absent en fixant les chiffres devant elle.

Susan jeta un coup d'œil au registre d'Elizabeth.

— On ne peut pas répartir l'argent différemment ?

— Il n'y a rien à répartir. Heureusement que le loyer de la maison est payé, autrement nous serions à la rue.

— C'est aussi grave que cela ? murmura Susan. Vraiment ?

Elizabeth hocha la tête.

— Nous avons de quoi tenir jusqu'à la fin du mois, et un peu plus quand lady Danbury m'aura payé mes gages, mais ensuite...

Elle laissa sa phrase en suspens et se détourna pour que Jane et Lucas ne voient pas les larmes qui lui

brûlaient les yeux. Cela faisait cinq ans qu'elle s'occupait de ces trois-là – depuis ses dix-huit ans. Ils dépendaient d'elle pour le gîte et le couvert, mais, surtout, pour leur stabilité affective.

Jane donna un coup de coude à Lucas, puis, comme il ne réagissait pas, lui enfonça le doigt entre l'épaule et la clavicule.

— Quoi ? jeta-t-il. Tu m'as fait mal.

— On ne dit pas « quoi », corrigea machinalement Elizabeth. Ce n'est pas poli. Il vaut mieux dire « pardon ».

Lucas ouvrit la bouche, outré.

— Ce qu'elle m'a fait, ce n'était pas poli non plus. Et il n'est pas question que je lui demande pardon.

Jane leva les yeux au ciel en soupirant.

— Il ne faut pas oublier qu'il n'a que huit ans, fit-elle.

— Toi, tu n'en as que neuf, répliqua Lucas d'un air narquois.

— Je serai toujours plus vieille que toi.

— Oui, mais je serai bientôt plus grand que toi. Alors, tu le regretteras.

Elizabeth esquissa un sourire doux-amer en les regardant se chamailler. Elle avait entendu cette dispute des millions de fois. Mais elle avait aussi vu Jane se rendre dans la chambre, le soir, sur la pointe des pieds, pour embrasser son frère sur le front et lui souhaiter bonne nuit.

Leur famille n'était pas très classique puisqu'ils n'étaient que tous les quatre, orphelins depuis des années. Cependant, les Hotchkiss étaient très unis et il n'était pas question qu'elle laisse des problèmes d'argent semer la discorde entre eux.

Jane croisa les bras.

— Il faut que tu donnes ton argent à Lizzie, Lucas, le sermonna-t-elle. Ce n'est pas bien de l'amasser.

Il hocha la tête d'un air solennel et sortit, sa petite tête blonde baissée. Elizabeth regarda ses sœurs. Elles aussi avaient les cheveux dorés et les yeux bleu vif de leur mère. Tout comme elle. Une petite armée blonde sans un sou vaillant.

Elle soupira encore et fixa ses sœurs d'un air sérieux.

— Il va falloir que je me marie, annonça-t-elle. Il n'y a rien d'autre à faire.

— Oh non, Lizzie ! s'écria Jane en sautant de sa chaise et en escaladant pratiquement la table pour venir sur ses genoux. Non ! Tout, mais pas ça !

Elizabeth jeta un coup d'œil étonné à Susan pour tenter de percevoir si elle savait pourquoi Jane réagissait aussi violemment. Mais Susan secoua la tête en haussant les épaules.

— Ce n'est pas si grave, assura Elizabeth en caressant les cheveux de la petite. Si je me marie, j'aurai sans doute un bébé : tu deviendras tatatie. Ce serait bien, non ?

— Mais le seul monsieur qui t'ait demandée, c'est le châtelain Nevins et il est ignoble ! Trop ignoble !

Elizabeth esquissa un sourire peu convaincant.

— Je suis certaine que nous pourrons trouver quelqu'un d'autre que le châtelain Nevins. Quelqu'un de moins... euh... ignoble.

— Je ne veux pas vivre avec lui, décréta Jane en croisant les bras. Je ne vivrai pas avec lui. J'aimerais encore mieux aller à l'orphelinat.

Elizabeth ne pouvait pas le lui reprocher. Le châtelain Nevins était vieux, gros et méchant. La façon dont il la regardait lui donnait froid dans le dos. À la vérité, elle n'aimait pas beaucoup la façon dont il relaquait Susan non plus. Ni Jane.

Non, elle ne pouvait pas épouser Nevins.

Sur ces entrefaites, Lucas revint dans la cuisine avec une petite boîte en fer qu'il lui tendit.

— J'ai économisé une livre quarante, annonça-t-il. Je voulais m'en servir pour...

Il avala sa salive avant de conclure :

— Peu importe. Sers-t'en. Pour la famille.

Elle prit la boîte et regarda à l'intérieur. La livre quarante de Lucas était là, presque tout en pièces d'un penny et un demi-penny.

— Lucas, mon chéri, fit-elle gentiment, ce sont tes économies. Il t'a fallu des années pour réunir toutes ces pièces.

Sa lèvre tremblait, mais il parvint à bomber le torse jusqu'à ressembler à l'un de ses soldats de plomb.

— Je suis l'homme de la maison, maintenant. Il faut que je subviennne à vos besoins.

Elizabeth hocha la tête et transféra la menue monnaie de son frère dans la boîte où elle conservait l'argent de la maison.

— Très bien, déclara-t-elle. Nous allons nous en servir pour acheter à manger. Si tu veux, tu pourras venir avec moi faire les courses la semaine prochaine et choisir quelque chose que tu aimes.

— Mon potager ne devrait pas tarder à donner des légumes, annonça Susan. Assez pour nous nourrir et peut-être un peu plus, que nous pourrions vendre ou échanger au village.

Jane se mit à se tortiller sur les genoux d'Elizabeth.

— Par pitié, dis-moi que tu n'as pas planté des navets ! J'ai horreur des navets.

— On a tous horreur des navets, répliqua Susan, mais ils poussent très facilement.

— Par contre, ils ne se mangent pas très facilement, grommela Lucas.

Elizabeth soupira et ferma les yeux. Comment en étaient-ils arrivés là ? Ils appartenaient à une vieille

famille tout ce qu'il y avait de plus honorable : le petit Lucas était même baronet ! Pourtant, ils en étaient réduits à cultiver des navets, qu'ils détestaient tous, pour avoir quelque chose à se mettre sous la dent.

Elle avait bien cru qu'elle parviendrait à élever son frère et ses sœurs. À la mort de son père, elle avait vécu la période la plus affreuse de sa vie. Tout ce qui l'avait fait tenir, c'était la pensée qu'il fallait qu'elle protège les petits.

Elle s'était battue contre les oncles, les tantes, les cousins qui proposaient de prendre *un* des enfants Hotchkiss, de préférence le petit Lucas qui, grâce à son titre, pouvait espérer épouser un jour une jeune fille pourvue d'une jolie dot. Elle avait obstinément refusé.

Elle voulait garder sa famille unie, plaidait-elle. Était-ce donc trop demander ?

Cependant, elle était en train d'échouer. Il n'y avait plus de quoi payer les leçons de musique et les précepteurs, toutes ces choses qui lui semblaient aller de soi lorsqu'elle était petite. Dieu seul savait comment elle allait se débrouiller pour envoyer Lucas à Eton. Car il n'était pas pensable qu'il n'y aille pas. Depuis quatre cents ans, tous les hommes de la famille Hotchkiss allaient à Eton.

Il allait donc falloir qu'elle se marie. Avec un homme très riche. C'était aussi simple que cela.

— Abraham engendra Isaac ; et Isaac engendra Jacob ; et Jacob engendra Juda...

Elizabeth se racla discrètement la gorge et releva la tête, pleine d'espoir. Lady Danbury s'était-elle endormie ? Elle se pencha un peu pour scruter le visage de la vieille dame. Difficile à dire.

— ... et Juda engendra Pharès et Zara, de Thamar ; et Pharès engendra Esrom...

Cela faisait un bon moment qu'elle avait fermé les yeux, maintenant. Mais on n'était jamais trop prudent.

— ... et Esrom engendra Aram...

Était-ce un ronflement ? Elizabeth baissa la voix. Elle chuchotait presque.

— ... et Aram engendra Aminadab ; et Aminadab engendra Naasson ; et...

Elizabeth referma doucement la Bible et sortit du salon sur la pointe des pieds. En temps normal, elle aimait faire la lecture à lady Danbury. C'était même l'une de ses plus agréables fonctions en tant que dame de compagnie de la comtesse douairière. Mais, aujourd'hui, il fallait absolument qu'elle rentre. Partir alors que Jane était encore dans tous ses états à la perspective de voir le châtelain Nevins entrer dans leur petite famille lui avait fendu le cœur. Elle lui avait assuré qu'elle ne l'épouserait pas, mais Jane ne semblait pas convaincue qu'il y aurait d'autres candidats...

Boum !

Elizabeth sursauta. Personne ne savait faire autant de bruit avec une canne et un parquet que lady Danbury.

— Je ne dors pas ! tonna-t-elle.

Elizabeth se retourna et lui sourit faiblement.

— Vraiment navrée.

— Tu parles ! Vous n'êtes pas navrée du tout, fit-elle avec un petit rire. Revenez ici.

Elizabeth retourna s'asseoir sur sa chaise en reprenant un grognement. Elle aimait beaucoup lady Danbury. Vraiment. Sauf qu'il fallait qu'elle rentre et...

— Vous êtes maligne, vous, remarqua lady Danbury.

— Je vous demande pardon ?

— Tous ces « engendra ». Vous les avez choisis exprès pour m'endormir.

Elizabeth se sentit piquer un fard.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous avez sauté des pages. Vous devriez encore en être à Moïse et au déluge, pas au passage des « engendra ».

— Il ne me semble pas que Moïse ait connu le déluge, lady Danbury.

— Bien sûr que si.

Estimant que Noé lui pardonnerait certainement de vouloir éviter une discussion interminable sur les références bibliques, elle se tut.

— Quoi qu'il en soit, vous avez sauté des passages pour m'endormir.

— Je... euh...

— Oh, avouez-le donc, ma fille, insista lady Danbury avec un sourire entendu. Je vous admire d'avoir osé, pour tout vous dire. À votre âge, j'en aurais fait autant.

Elizabeth roula des yeux excédés. Quoi qu'elle dise, elle serait coincée. Alors elle reprit la Bible et demanda :

— Quel passage souhaitez-vous que je vous lise ?

— Aucun. C'est trop ennuyeux. On n'a rien de plus amusant, dans la bibliothèque ?

— Je peux regarder, si vous voulez.

— Oui, c'est cela. Avant, pouvez-vous me passer le livre de comptes ? Celui qui est sur le bureau.

Elizabeth se leva, s'approcha de la table et prit le registre relié en cuir.

— Tenez, dit-elle en le donnant à lady Danbury.

La comtesse l'ouvrit d'un geste d'une précision militaire, avant de relever les yeux vers Elizabeth.

— Merci, mon petit. J'ai un nouveau régisseur qui arrive aujourd'hui. Il faut que je mémorise ces chiffres pour être sûre qu'il ne me vole pas tout en un mois.

— Lady Danbury, protesta-t-elle sincèrement, le diable en personne n'oserait pas vous voler quoi que ce soit.

La vieille dame tapa par terre avec sa canne en guise d'applaudissement et se mit à rire.

— Bien dit, mon petit ! Cela fait plaisir de voir une jeune personne avec un peu de cervelle. Mes propres enfants... Bah, je ne vais pas m'attarder sur leur cas, si ce n'est pour vous raconter que, un jour, mon fils s'est coincé la tête entre les barreaux de la grille qui entoure le château de Windsor.

Elizabeth se plaqua la main sur la bouche pour réprimer un rire.

— Oh, allez-y, riez autant que vous voulez, fit lady Danbury dans un soupir. Il y a longtemps que j'ai appris que le seul moyen d'éviter d'être déçue, c'était de le voir comme une source d'amusement.

— Hmm, fit Elizabeth prudemment. Sage décision...

— Vous feriez un excellent diplomate, Lizzie Hotchkiss, remarqua la comtesse en gloussant. Où est mon bébé ?

Elizabeth ne broncha pas. Les changements de sujet abrupts de lady Danbury étaient légendaires.

— Votre *chat*, souligna-t-elle, dort sur l'ottomane depuis une heure.

Elle désigna le canapé à l'autre bout de la pièce.

Malcolm, l'intéressé, souleva sa tête velue, entrouvrit ses yeux au léger strabisme puis, jugeant que cela n'en valait pas la peine, se rendormit.

— Malcolm, roucoula lady Danbury, viens voir maman.

Il l'ignora.

— J'ai quelque chose pour toi...

Le chat bâilla et, reconnaissant lady Danbury comme son principal pourvoyeur de nourriture, sauta à terre.

— Lady Danbury, la réprimanda Elizabeth, vous savez que ce chat est trop gros.

— Balivernes.

Elizabeth secoua la tête. Malcolm devait peser au moins sept kilos, dont une bonne partie de fourrure. Tous les soirs, en rentrant chez elle, elle passait un temps fou à ôter les poils de ses vêtements. Même si elle ne le prenait jamais dans ses bras.

— Bon chaton, l'encouragea lady Danbury en lui tendant la main.

— Sale bête, marmonna Elizabeth quand le félin au pelage crème s'arrêta et la regarda avant de passer son chemin.

— Tu es tellement mignon, murmura la vieille dame en lui caressant le ventre. Tellement, tellement mignon.

Le chat s'étira sur ses genoux, allongé sur le dos, les pattes au-dessus de la tête.

— Ce n'est plus un chat, commenta Elizabeth, c'est une espèce de coussin.

Lady Danbury haussa un sourcil sévère.

— Je sais que vous ne le pensez pas, Lizzie Hotchkiss.

— Oh, si.

— Balivernes. Vous adorez Malcolm.

— Autant que j'adore Attila.

— Eh bien Malcolm, lui, vous adore.

Le chat souleva la tête. Elizabeth aurait juré qu'il lui avait tiré la langue.

— Cet animal est une plaie. Je vais dans la bibliothèque, déclara-t-elle.

— Bonne idée. Trouvez-moi un autre livre. Et pas d'« engendra », hein ! ajouta-t-elle comme Elizabeth se dirigeait vers la porte.

Elle rit malgré elle et traversa le vestibule pour se rendre dans la bibliothèque. Quand elle franchit le seuil et que le tapis étouffa le claquement de ses semelles, elle soupira. Mon Dieu, tous ces livres... Par où commencer ?

Elle choisit quelques romans et un recueil de comédies de Shakespeare. Et un petit volume de poésie romantique. Elle allait retourner dans le salon lorsqu'un autre livre attira son attention.

Il était tout petit, relié du rouge le plus vif qu'elle eût jamais vu. Mais le plus curieux, c'était qu'il était placé de côté sur le rayonnage d'une bibliothèque qui était par ailleurs un modèle d'ordre.

Elizabeth posa sa pile pour prendre le petit volume rouge. Elle dut le retourner pour en lire le titre :

Comment épouser un marquis

Elle le lâcha, craignant presque que la foudre la frappe, là, dans la maison. C'était une blague, forcément. Elle qui venait de décider, cet après-midi, qu'elle devait faire un beau mariage.

— Susan ? chuchota-t-elle. Lucas ? Jane ?

Elle secoua la tête. Allons, elle était ridicule. Même s'ils n'avaient pas froid aux yeux, son frère et ses sœurs n'oseraient pas s'introduire dans la maison de lady Danbury, y déposer un faux livre et...

Elle reprit l'opuscule pour l'examiner. La reliure paraissait solide et le cuir de la meilleure qualité. D'un rapide coup d'œil autour d'elle, elle s'assura que personne ne l'observait – sans savoir pourquoi elle était aussi gênée – et l'ouvrit prudemment à la première page.

L'auteur, une certaine Mme Seeton, l'avait fait imprimer en 1792, l'année de la naissance d'Elizabeth. Drôle de coïncidence. Heureusement qu'elle n'était pas superstitieuse. De toute façon, elle n'avait nullement besoin qu'un livre lui explique comment vivre sa vie.

D'ailleurs qu'y connaissait-elle, au juste, cette Mme Seeton ? Si elle avait épousé un marquis, ce serait *lady* Seeton, non ?

Elizabeth referma le livre avec un claquement sec et le remit à sa place sur l'étagère, exactement comme elle l'avait trouvé.

Elle reprit sa pile de livres et retourna dans le salon. Lady Danbury n'avait pas bougé de son fauteuil. Elle caressait son chat en regardant par la fenêtre comme si elle guettait quelqu'un.

— J'ai trouvé des choses, annonça Elizabeth. Il ne devrait pas y avoir trop d'« engendra » – sauf, peut-être, dans le Shakespeare...

— Pas de tragédie, j'espère.

— Non. Il m'a semblé que, dans votre disposition d'esprit actuelle, vous trouveriez les comédies plus divertissantes.

— C'est bien, approuva la comtesse. Autre chose ?

Elizabeth regarda les volumes qu'elle tenait dans ses bras.

— Quelques romans. Et de la poésie.

— Au feu, la poésie.

— Pardon ?

— Enfin, pas « au feu » littéralement : les livres valent certainement plus cher que le bois de chauffage. Mais je n'ai aucune envie d'en écouter. Ce doit être mon défunt mari qui a acheté cela. Quel rêveur...

Lady Danbury se redressa brusquement, se racla la gorge et fit un grand geste de la main.

— Vous ne voulez pas rentrer chez vous plus tôt, aujourd'hui ?

Elizabeth en demeura bouche bée. Lady Danbury ne la congédiait jamais avant l'heure.

— Il va falloir que je reçoive ce satané régisseur, et je n'ai vraiment pas besoin de vous pour cela. S'il s'intéresse aux jolies jeunes filles, il ne m'écouterà pas.

— Lady Danbury, je ne crois vraiment pas...

— Balivernes. Vous êtes tout ce qu'il y a de plus charmante. Les hommes aiment les cheveux blonds. Je suis bien placée pour le savoir : les miens étaient aussi pâles que les vôtres.

— Ils le sont toujours, assura Elizabeth.

— Ils sont blancs, oui, corrigea la vieille dame en riant. Vous êtes adorable. Mais vous ne devriez pas être là à perdre votre temps avec moi. Vous devriez être en train de chercher un mari.

— Je... euh...

Que répondre à cela ?

— C'est très généreux de votre part de vous occuper de vos sœurs et de votre frère, mais il faut aussi que vous viviez votre vie.

Elizabeth la regarda, horrifiée de sentir les larmes lui monter aux yeux. Depuis cinq ans qu'elle était au service de lady Danbury, elles n'avaient jamais eu ce genre de conversation.

— Je... Je vais partir, alors, puisque vous dites qu'il risque d'arriver bientôt.

La comtesse hocha la tête, l'air bizarrement déçu. Espérait-elle qu'Elizabeth en dirait davantage sur le sujet ?

— Rangez le livre de poésie en partant, la pria-t-elle. Je suis certaine de ne pas le lire, et je ne peux pas faire confiance aux domestiques pour remettre mes livres à leur place.

— Entendu.

Elizabeth posa les autres livres sur une petite table, prit ses affaires et salua lady Danbury. Au moment où elle sortait, Malcolm sauta des genoux de sa maîtresse pour la suivre.

— Vous voyez ? triompha cette dernière. Je vous dis qu'il vous adore.

En passant dans le vestibule, elle jeta au chat un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu veux, Malcolm ?

Il donna un coup de queue, découvrit ses dents et cracha.

— Oh ! s'exclama-t-elle en laissant tomber le livre de poésie. Sale bête ! Tu m'as suivie ici juste pour...

— Vous avez jeté un livre sur mon chat ? tonna lady Danbury du salon.

Sans répondre, Elizabeth ramassa le volume et pointa un doigt vers Malcolm.

— Retourne voir lady Danbury, infâme créature, lui ordonna-t-elle.

Il dressa la queue d'un air hautain et s'éloigna.

Elizabeth poussa un profond soupir et se rendit dans la bibliothèque. Elle alla directement aux rayonnages qui contenaient la poésie, tournant résolument le dos au petit livre rouge. Elle ne voulait pas y penser. Elle ne voulait pas le regarder...

Diable ! C'était comme s'il rayonnait, comme s'il dégageait de la chaleur...

Elle rangea le recueil de poésie et retourna vers la porte, mécontente. Elle ne devait pas porter le moindre intérêt à ce ridicule petit ouvrage. En l'évitant comme la peste, elle finissait par lui accorder plus d'attention qu'il n'en méritait et...

— Oh, pour l'amour du Ciel ! lâcha-t-elle finalement.

— Vous avez dit quelque chose ? appela lady Danbury.

— Non ! Je... euh... Je viens de me prendre les pieds dans le tapis, expliqua Elizabeth avant de s'approcher du livre sur la pointe des pieds.

Comment épouser un marquis.

Elle avait l'impression qu'il la regardait d'un air moqueur, qu'il la défiait d'avoir le cran de le lire.

— Ce n'est qu'un livre, marmonna-t-elle. Un pauvre petit livre d'un rouge criard.

Et pourtant...

Elizabeth avait besoin d'argent. Désespérément. Elle devait envoyer Lucas à Eton, et Jane pleurait depuis une semaine parce qu'elle n'avait plus d'aquarelle. Pour ne rien arranger, ils avaient tous deux poussé comme des champignons au cours de l'été. Jane pourrait à la rigueur récupérer les vieilles robes de Susan, mais il fallait à Lucas des vêtements dignes de son rang.

Le seul moyen de s'en sortir, c'était le mariage. Et ce petit volume aux allures effrontées semblait détenir toutes les réponses. Oh, Elizabeth ne se prétendait pas capable d'attirer l'attention d'un marquis, bien sûr. Cependant, quelques conseils pourraient peut-être l'aider à séduire un gentil hobereau, avec des revenus confortables. Elle était même prête à épouser un bourgeois. Son père se retournerait dans sa tombe s'il l'avait su, mais il fallait voir le côté pratique des choses. Elizabeth était prête à parier qu'il existait de riches marchands disposés à épouser la fille pauvre d'un baronet.

De toute façon, c'était par la faute de son père qu'elle se retrouvait dans cette situation. S'il n'avait pas...

Elle secoua la tête. Ce n'était pas le moment de s'appesantir sur le passé.

Au fond, elle ne connaissait pas grand-chose aux hommes. Elle ne savait pas ce que l'on était censé leur

dire, ni comment il fallait se conduire pour les faire tomber amoureux.

Elle fixa le livre.

Puis jeta un coup d'œil autour d'elle. Personne ne venait ?

Alors elle prit une profonde inspiration et, d'un geste vif comme l'éclair, fourra le petit volume dans son réticule.

Puis elle sortit de la maison en courant.

James Sidwell, marquis de Riverdale, aimait passer inaperçu. Rien ne lui plaisait plus que de se fondre dans la masse en dissimulant son identité pour découvrir des complots ou des informations. C'était sans doute pourquoi il avait tant aimé ces années passées au service du ministère de la Guerre.

Il y avait excellé. Il suffisait à James d'éteindre l'étincelle d'assurance de son regard et de laisser tomber ses épaules pour que personne ne soupçonne son noble lignage.

Bien entendu, avoir les cheveux et les yeux bruns constituait un atout supplémentaire. Il y avait sans doute peu d'agents secrets roux.

Toutefois, un an plus tôt, il avait été démasqué par un espion à la solde de Napoléon qui avait révélé son identité aux Français. Depuis, le ministère de la Guerre refusait de lui assigner aucune mission plus intéressante que l'arrestation de contrebandiers.

James avait accepté ce coup du destin avec résignation. Peut-être le moment était-il venu de s'occuper de ses propriétés et de son titre. Il faudrait bien qu'il se décide à se marier, même si cette perspective le réjouissait peu, et à donner un héritier à son marquise. Il s'était donc tourné vers la scène sociale

londonienne, où un marquis, surtout jeune et bien de sa personne, ne passait jamais inaperçu.

Il l'avait trouvée tour à tour écœurante, ennuyeuse et amusante. Écœurante parce que les jeunes filles – et les mères – ne le voyaient que comme un gros poisson à harponner. Ennuyeuse parce que, après des années d'intrigues politiques, la couleur d'un ruban ou la coupe d'un gilet ne lui semblaient pas des sujets de conversation fascinants. Amusante enfin parce que, pour être honnête, s'il n'avait pas conservé son sens de l'humour durant cette épreuve, il serait devenu fou.

Alors, quand le mot de sa tante lui était parvenu par courrier spécial, il n'avait pas été loin de pousser un cri de joie. Au moment d'arriver chez elle, dans le Surrey, il le sortit de sa poche et le relut.

Riverdale,

J'ai besoin de ton aide toutes affaires cessantes. Merci de venir à Danbury House au plus vite. Ne mets pas tes plus beaux habits pour faire le voyage. Je dirai à tout le monde que tu es mon nouveau régisseur. Tu t'appelles désormais James Siddons.

Agatha, lady Danbury

James ignorait complètement de quoi il s'agissait. Une chose était sûre, en tout cas : c'était exactement ce qu'il lui fallait pour tromper son ennui et lui permettre de quitter Londres sans se sentir coupable de manquer à ses devoirs. Après avoir fait le voyage en voiture louée, car un régisseur de propriété ne posséderait pas d'aussi beaux chevaux que les siens, il parcourut à pied les deux kilomètres du centre de la ville jusqu'à Danbury House. Tout ce dont il avait besoin tenait dans un seul sac.

Aux yeux du monde, il était devenu M. James Siddons. Il avait choisi ses vêtements au fond de son placard – bien coupés, mais un peu râpés et démodés depuis au moins deux ans. Quelques coups de ciseaux lui avaient permis d'abîmer un peu la coupe de cheveux impeccable qu'il s'était fait faire la semaine précédente. Bref, le marquis de Riverdale avait disparu, et James en était absolument ravi.

Évidemment, le plan de sa tante comportait une faille d'importance. Voilà ce qui arrivait quand on laissait l'organisation à des amateurs. Bien qu'il ne fût pas revenu à Danbury House depuis une bonne dizaine d'années – il était trop pris par son emploi au ministère de la Guerre –, quelqu'un finirait bien par le reconnaître. Car, tout de même, il y avait passé toute son enfance.

Cependant, on pouvait aussi estimer que les gens ne voyaient que ce qu'ils s'attendaient à voir. Donc, si James se conduisait comme un régisseur, on ne verrait en lui qu'un régisseur.

Il s'apprêtait à monter les marches du perron lorsque la porte d'entrée de Danbury House s'ouvrit. Une petite blonde menue sortit en trombe, la tête baissée, les yeux rivés au sol, avançant un tout petit peu plus lentement qu'une pouliche de course lancée à plein galop. James n'eut même pas le temps de se signaler qu'elle lui était rentrée dedans.

Quand son corps percuta le sien avec un bruit étouffé, elle poussa un léger cri de surprise très féminin, avant de tomber à la renverse dans une posture assez peu élégante. Une pince, un ruban, ou Dieu sait comment les femmes appelaient cet accessoire, s'échappa de sa chevelure, libérant une grosse boucle de cheveux blond pâle qui se posa de travers sur son épaule.

— Je vous prie de m'excuser, dit James en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

— Non, non, protesta-t-elle en époussetant sa jupe. C'est entièrement de ma faute. Je ne regardais pas où j'allais.

Quand elle se passa de sa main, James ressentit une étrange déception. Elle ne portait pas de gants, lui non plus.

Il se baissa pour l'aider à ramasser ses affaires. Son réticule s'était ouvert en heurtant le sol et tous ses effets étaient dispersés à ses pieds. Il lui tendit ses gants, ce qui la fit rougir.

— Il fait si chaud, expliqua-t-elle.

— Ne les mettez pas pour moi, lui enjoignit-il avec un sourire aimable. Comme vous voyez, j'ai également saisi l'excuse du beau temps pour ne pas en porter.

Elle observa un instant ses mains, avant de secouer la tête en murmurant :

— Quelle étrange conversation.

Elle s'agenouilla pour finir de ramasser ses affaires, et James l'imita. Il prit son mouchoir et tendait la main vers son livre lorsqu'elle poussa un drôle de petit cri étranglé. D'un geste vif, elle le saisit sous ses doigts.

James eut alors très envie de savoir ce qu'il y avait dans ce petit volume.

Elle se racla la gorge.

— Vous êtes très aimable de m'aider.

— Ce n'est pas grand-chose, je vous assure, murmura-t-il en essayant d'apercevoir le titre.

Mais elle l'avait déjà caché dans son sac.

Elizabeth lui sourit nerveusement en glissant la main dans son sac pour s'assurer que le livre y était bien, à l'abri des regards. Si on la surprenait à lire ce genre d'ouvrage, elle mourrait de honte. Toutes les

femmes qui n'étaient pas mariées cherchaient un mari, c'était un fait établi. En revanche, seules les plus désespérées, les plus pitoyables en étaient réduites à lire un *manuel* sur la question.

Sans rien dire, il l'étudiait d'un regard qui la rendit plus nerveuse encore. Elle finit par balbutier :

— Êtes-vous le nouveau régisseur ?

— Oui.

— Je vois.

Elle se racla de nouveau la gorge.

— Alors... hmm... je devrais me présenter. Nos chemins seront appelés à se recroiser, j'en suis sûre. Je suis miss Hotchkiss, la dame de compagnie de lady Danbury.

— Ah. Et moi, M. Siddons. J'arrive tout juste de Londres.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance, monsieur, déclara-t-elle avec un sourire que James trouva étonnamment engageant. Navrée de cette collision. Il faut que je file, maintenant.

Elle attendit qu'il l'ait saluée d'un signe de tête pour détalier en étreignant son sac comme si sa vie en dépendait.

James la regarda partir, incapable de détacher les yeux de sa silhouette.

2

— James !

Il était rare qu'Agatha Danbury pousse des cris perçants, mais James était son neveu favori. À la vérité, elle le préférait même sans doute à ses propres enfants. Lui, au moins, était suffisamment intelligent pour ne pas se coincer la tête entre les barreaux d'une grille.

— Quelle joie de te voir !

James se baissa et lui offrit sa joue à baiser.

— Quelle joie de me voir ? Vous semblez presque surprise de mon arrivée, observa-t-il. Allons, vous savez bien que je ne peux ignorer une convocation envoyée par vous.

— Oh. Ça.

Cette réponse dédaigneuse lui fit froncer les sourcils.

— Agatha, vous ne vous moquez pas de moi, au moins ?

Elle se redressa d'un coup.

— Tu me crois capable d'une chose pareille ? s'indigna-t-elle.

— Et comment, confirma-t-il en s'asseyant. C'est de vous que j'ai appris mes meilleures ruses.

— Oui, il a bien fallu que quelqu'un te prenne sous son aile. Mon pauvre enfant, si je n'avais...

— Agatha, la coupa-t-il brusquement.

Il n'avait aucune envie de s'engager dans une conversation sur son enfance. Il devait tout à sa tante. Jusqu'à son âme, sans doute. Cependant, il ne voulait pas évoquer cela maintenant.

— Il se trouve que je ne me moque pas de toi, déclara-t-elle avec un reniflement hautain. Je suis victime d'un chantage.

James haussa les sourcils. Un chantage ? Quoique maligne, Agatha était tout ce qu'il y avait de plus convenable. Il ne l'imaginait pas faisant quoi que ce soit qui puisse donner prise au chantage.

— Oui, tu te rends compte ? Quelqu'un ose essayer de me faire chanter, moi ! Hmph. Où est mon chat ?

— Oui, où est votre chat ? répéta-t-il en écho.

— Maaaalcooooooooooolm !

James cligna des yeux en voyant entrer le félin obèse dans le salon. L'animal s'approcha de lui, le renifla et lui sauta sur les genoux.

— Il est adorable, non ? s'émerveilla Agatha.

— J'ai horreur des chats.

— Tu adoreras Malcolm.

Mieux valait sans doute tolérer le chat que se lancer dans un débat avec sa tante.

— Avez-vous une idée de l'identité du maître chanteur ?

— Non.

— Et du motif du chantage ?

— C'est extrêmement gênant, avoua-t-elle, ses yeux bleu pâle brillant de larmes.

James s'inquiéta. Sa tante ne pleurait jamais. Avec son sens de l'humour acéré et l'amour inconditionnel qu'elle lui portait, Agatha était l'une des très rares constantes dans sa vie. Et elle ne pleurait jamais.

Son premier mouvement fut de s'approcher d'elle pour la consoler, mais il se retint. Elle n'y verrait qu'une façon de souligner sa faiblesse passagère. Et puis, le chat semblait n'avoir aucune envie de descendre de ses genoux.

— Vous avez la lettre ? demanda-t-il gentiment. J'imagine que vous en avez reçu une, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête et prit le livre sur la table à côté d'elle. D'entre les pages, elle tira une feuille de papier qu'elle lui tendit sans rien dire.

James posa doucement le chat sur le tapis et se leva pour aller la prendre. Il la lut sans se rasseoir.

Lady D.,

Je connais votre secret. Je connais le secret de votre fille. Mon silence vous coûtera cher.

— C'est tout ? s'étonna James en levant les yeux.

Agatha secoua la tête et lui tendit une seconde feuille.

— J'ai reçu cela, aussi.

Lady D.,

Cinq cents livres pour mon silence. Laissez-les dans un sac ordinaire derrière le Bag of Nails vendredi à minuit. N'en parlez à personne. Et ne me décevez pas.

— Le Bag of Nails ? fit James en arquant un sourcil interrogateur.

— Le pub du village.

— Avez-vous laissé l'argent ?

Elle hocha la tête d'un air contrit.

— Oui, avoua-t-elle, mais uniquement parce que je savais que tu ne serais pas arrivé vendredi.

James marqua une pause.

— Je crois, avança-t-il doucement, qu'il faudrait que vous me disiez quel est ce secret.

Agatha secoua la tête.

— C'est trop gênant.

— Agatha, vous savez que je suis une tombe. Et que je vous aime comme ma mère. Ce que vous me direz ne sortira jamais d'ici.

Comme elle se mordillait la lèvre sans répondre, il demanda :

— Ce secret concerne laquelle de vos filles ?

— Melissa, murmura Agatha. Mais elle n'est pas au courant.

James ferma les yeux et poussa un profond soupir. Il se doutait de ce dont il s'agissait.

— C'est une enfant illégitime, c'est cela ?

Agatha hocha la tête.

— J'ai eu une liaison. Cela n'a duré qu'un mois. Oh, j'étais bien jeune – et bien bête – à l'époque.

James prit sur lui pour dissimuler le choc causé par cette révélation. Sa tante avait toujours été tellement à cheval sur les convenances... Il était inconcevable qu'elle se soit aventurée hors de la voie sacrée du mariage. Toutefois, comme elle l'avait dit, elle était très jeune, et peut-être un peu écervelée. Avec tout ce qu'elle avait fait pour lui, il ne se sentait pas le droit de la juger. Elle l'avait sauvé, purement et simplement. S'il le fallait, il risquerait sa vie pour elle sans la moindre hésitation.

Elle lui sourit tristement.

— Je ne savais pas ce que je faisais, assura-t-elle.

James soupesa soigneusement ses mots avant de l'interroger.

— Vous craignez donc que le maître chanteur révèle la situation à la société et couvre Melissa de honte ?

— Je me moque pas mal de la société, contra Agatha d'un air vexé. Elle n'est composée que de bâtards, de toute façon. Au moins les deux tiers de ceux qui ne sont pas des aînés. Non, c'est pour Melissa que j'ai peur. Mariée avec un comte, elle ne risque pas d'être éclaboussée par le scandale. Cependant, elle était très proche de lord Danbury. Il disait toujours que c'était sa préférée. Apprendre qu'il n'était pas son père lui briserait le cœur.

Dans le souvenir de James, lord Danbury n'était guère plus proche de Melissa que de ses autres enfants. Du reste, il n'était guère proche de ses enfants, point final. Gentil mais distant, il était clairement de l'école « la place des enfants est à la nursery et l'on ne doit pas les en sortir pour les montrer plus d'une fois par jour ». N'empêche, si Agatha soutenait que Melissa était la préférée de lord Danbury, de quel droit la contredirait-il ?

— Que vas-tu faire, James ? s'enquit-elle. Je n'ai confiance en personne d'autre que toi pour me tirer de ce mauvais pas. Et, avec ton expérience...

— Avez-vous reçu d'autres lettres ? l'interrompit-il.

Sa tante savait qu'il avait travaillé pour le ministère de la Guerre. Il n'y avait aucun mal à cela et il n'était plus en service actif. Mais Agatha était curieuse et ne manquait jamais une occasion de l'interroger sur ses exploits. Or il y avait des choses dont on ne parlait pas avec une tante. Sans compter que James pourrait être pendu s'il divulguait certaines informations.

Agatha secoua la tête.

— Non, rien d'autre.

— Je vais commencer par faire une petite enquête préliminaire, annonça-t-il. Mais je crains de ne pas avancer beaucoup tant que vous n'aurez pas reçu une autre lettre.

— Tu penses qu'il va y en avoir une autre ?

Il hocha la tête d'un air sombre.

— Les maîtres chanteurs ne savent pas s'arrêter à temps. C'est ce qui les perd à chaque fois. En attendant, je vais faire semblant d'être votre nouveau régisseur. Mais je me demande ce qui vous permet de croire que personne ne va me reconnaître.

— Il me semblait que ne pas te faire reconnaître, c'était justement ta spécialité.

— C'est vrai, confirma-t-il sans fausse modestie, mais nous ne sommes ni en France, ni en Espagne, ni même sur la côte sud. J'ai passé une bonne partie de mon enfance ici.

Le regard d'Agatha se brouilla, et il devina qu'elle se rappelait cette période et toutes les fois où elle avait affronté son père, soutenant que James était bien mieux avec eux, les Danbury.

— Personne ne te reconnaîtra, finit-elle par assurer.

— Et Cribbins ?

— Il est mort l'année dernière.

— Oh, je suis désolé.

Il avait toujours eu de la sympathie pour le vieux majordome.

— Le nouveau n'est pas trop mal, sans doute. Enfin, l'autre jour, il a tout de même eu l'effronterie de me demander de l'appeler Wilson.

— Ce ne serait pas son nom, par hasard ?

— Si, peut-être, convint-elle d'un air un peu vexé. Mais comment veux-tu que je m'en souviene ?

— À l'instant, vous vous en êtes souvenue.

Elle lui jeta un regard mécontent.

— Si c'est mon majordome, je l'appelle Cribbins. À mon âge, les grands changements sont *dangereux*.

— Agatha, la pria James avec une patience qu'il était loin de ressentir. Pouvons-nous revenir au sujet qui nous occupe ?

— Le risque que quelqu'un te reconnaisse ?

— Oui.

— Tout le monde est parti. Cela fait près de dix ans que tu ne m'as pas rendu visite.

Il ne se laissa pas émouvoir par son ton accusateur.

— Je vous vois à Londres, fit-il valoir.

— Cela ne compte pas.

Il se refusa à lui demander pourquoi. Il devinait qu'elle mourait d'envie de lui donner une raison.

— Il n'y a rien de particulier que j'aie besoin de savoir avant d'endosser mon rôle de régisseur ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête.

— Que voudrais-tu avoir besoin de savoir ? Je t'ai bien élevé. Tu sais tout ce qu'il y a à savoir sur la gestion d'une propriété.

C'était vrai, même si, depuis son accession au titre, James préférait confier celle de son domaine à un régisseur.

— Très bien, conclut-il en se levant. Du moment que Cribbins I^{er} n'est plus parmi nous – Dieu ait son âme, il mériterait d'être canonisé pour sa patience...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il inclina la tête d'un air sarcastique.

— S'il a tenu quarante ans à votre service, c'est forcément un saint.

— Bougre de petit impertinent ! marmonna-t-elle.

— Agatha !

— À quoi bon tenir ma langue, à mon âge ?

Il secoua la tête.

— Maintenant, dites-moi où poser mes affaires. Ah, au fait, tante Agatha, ajouta-t-il en se penchant pour l'embrasser sur la joue. Ça me fait diablement plaisir de vous voir.

— Moi aussi, je t'aime, James, fit-elle en souriant.

En arrivant chez elle, Elizabeth était à bout de souffle et couverte de boue. Elle était si pressée de s'éloigner de Danbury House qu'elle avait pratiquement couru les quatre cents premiers mètres. Hélas, c'était un été particulièrement pluvieux dans le Surrey. Et cette racine saillante... pas moyen de l'éviter. De sorte que la meilleure robe d'Elizabeth avait fait les frais des éclaboussures.

Sa meilleure robe qui avait connu des jours meilleurs, du reste. Chez les Hotchkiss, il n'y avait pas suffisamment d'argent pour acheter des vêtements, sauf à ceux qui avaient tellement grandi qu'ils ne rentraient plus dans les leurs. N'empêche que, faute de pouvoir vêtir sa famille à la dernière mode, Elizabeth mettait un point d'honneur à ce que chacun soit au moins propre et net.

Maintenant, elle avait de la boue collée sur sa ceinture de velours et, pire, elle avait volé un livre à lady Danbury. Et pas n'importe lequel. Non, le livre le plus bête, le plus idiot qui ait jamais été relié. Et tout cela parce qu'elle devait se vendre au plus offrant !

Elle ravala les larmes qui lui montaient aux yeux. Et si personne ne voulait d'elle ? Qu'advierait-il ?

Elizabeth tapa des pieds sur le seuil pour détacher la terre de ses semelles, avant de pousser la porte de sa petite maison. Elle espérait pouvoir se faufiler dans l'entrée et monter à l'étage sans que personne la voie, mais Susan fut trop rapide.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Que t'est-il arrivé ?

— J'ai glissé, marmonna Elizabeth sans quitter l'escalier des yeux.

— Encore ?

Elle foudroya sa sœur d'un regard assassin.

— Comment cela, *encore* ?

Susan toussa.

— Non, rien.

Elizabeth se redressa dans l'intention de monter l'escalier, mais sa main heurta la console de l'entrée.

— Aïe ! s'écria-t-elle.

— Oh, fit sa cadette avec une grimace de sympathie, ça doit faire mal.

Elizabeth la fixa avec colère.

— Je suis vraiment désolée, se hâta de dire Susan.

— Je monte dans ma chambre, articula Elizabeth en se forçant à rester calme. Et je vais faire une sieste. Si quelqu'un me dérange, je ne réponds pas des conséquences.

Susan hocha la tête.

— Jane et Lucas jouent dans le jardin. Je m'assure-rai qu'ils ne fassent pas de bruit quand ils rentreront.

— Bien. Je... Aaaïie !

— Quoi, encore ? s'inquiéta Susan.

Elizabeth se baissa pour ramasser un petit objet en métal. Un soldat de plomb de Lucas.

— Y a-t-il une raison particulière à ce que cet objet traîne sur le sol, là où n'importe qui risque de marcher dessus ?

— Pas à ma connaissance, concéda Susan en souriant.

Elizabeth soupira.

— Je ne passe pas une très bonne journée, avoua-t-elle.

— Non, je m'en doutais.

Elizabeth tenta de sourire, mais parvint tout au plus à étirer les coins de ses lèvres.

— Veux-tu que je te monte une tasse de thé ? lui proposa sa sœur.

Elle hocha la tête.

— Avec plaisir, c'est gentil. Merci.

— Je t'en prie. Je vais... Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac ?

— Quoi ?